

CHAPITRE PREMIER

Ronato Rotolo eut un petit rire pendant que la lame du couteau lui entaillait la paume. Bien que la plaie soit profonde et se mette aussitôt à saigner, il continua de se tortiller comme un enfant qu'on chatouille avec une plume. La sensation de douleur se dilua dans son esprit et son corps empoisonnés par l'alcool et la drogue. Le fluide écarlate se mit à tomber à grosses gouttes.

— J'ai hâte de voir ce qui va se passer maintenant, dit-il d'une voix pâteuse dont il semblait ne contrôler ni le rythme ni l'intonation. Donne-moi un baiser, ma beauté.

L'objet de son affection d'ivrogne, le mage Oranto Pirozzi, ignore les dires de cet idiot en sang. C'était un homme entre deux âges qui était loin de correspondre à n'importe quel canon de beauté : de taille moyenne, une longue barbe bouclée poivre et sel, un nez épaté aux énormes narines. Ses yeux sombres profondément enfoncés dans leurs orbites et sa silhouette trapue ne méritaient guère un tel qualificatif – mais sa laideur convenait parfaitement à son occupation.

Pirozzi était un mage, et dangereux. Ses pouvoirs réputés faisaient l'objet de bien des débats au sein de l'état italien où l'on murmurait qu'il frayait avec des démons et, pire encore, des étrangers. Il était employé par de riches marchands et même quelques membres de la famille royale – chacun avide de ses horoscopes d'une précision stupéfiante et ses potions puissantes. Pirozzi était un homme redouté par ceux qui le connaissaient de réputation. Il avait la sagesse de rester dans l'ombre, vivant chez ses puissants employeurs qui l'invitaient dans leurs manoirs.

Pirozzi prit le bras de Ronato dans ses mains gantées pour que le sang coule dans un petit calice d'or incrusté de bijoux. Il étudia le récipient et hochait sa tête encapuchonnée avec satisfaction. Ronato continuait de caqueter comme s'il ne se rendait pas compte qu'il se vidait de son sang.

Quelques secondes plus tard, le gobelet était presque plein de ce qui ressemblait à un vin gélatineux dont l'odeur cuivrée dérivait vers l'assemblée de silhouettes en robes. Seul Ronato était habillé de façon normale, quoique ses vêtements soient couverts de taches de vin. Même ses cheveux blonds bouclés et sa barbe courte exsudaient un relent de piquette bon marché.

De la tête, Pirozzi fit un signe à deux de ses fidèles qui allèrent aussitôt se tenir aux côtés de Ronato pour l'entraîner au plus profond de la grotte. Les dix hommes et femmes en robes le suivirent, marchant d'un pas vif le long d'un couloir de pierre moisi et mal éclairé. Pirozzi emboîta le pas à la colonne solennelle, apparemment calme et résolu. À considérer son comportement et ses gestes rituels, on aurait pu en conclure qu'il imitait un cardinal catholique effectuant une cérémonie au nom de Dieu. On se tromperait du tout au tout.

En plus d'être alchimiste, astrologue et magicien, Pirozzi était un prêtre des puissances les plus sombres que connaisse l'humanité. Qu'on l'appelle Satan, Lucifer, le Grand serpent, Belzébuth, Ahriman ou le Prince des Ténèbres, sa mission était simple : semer le mal et le chaos en ce monde. Ces vingt dernières années, tel un missionnaire, Pirozzi avait fondé de petites sectes vouées au culte de l'Adversaire. Ce n'était pas difficile : dans chaque grande ville, les riches comptaient toujours quelques idiots ou marginalisés. Des hommes et des femmes blasés à force de pouvoir s'acheter tout ce qui leur passait par la tête. Pirozzi cherchait surtout ceux qui échappaient à l'ennui en se vautrant dans le vice et la débauche. Il leur offrait des séductions mineures tout en sondant leurs faiblesses. En un rien de temps, ces fidèles étaient damnés ; devenant des serviteurs des ténèbres froides et terribles du mal absolu.

À l'origine, il prévoyait d'agir comme il l'avait fait dans des villes d'Espagne, de France, d'Italie et du Saint Empire romain : mettre sur pieds un couvent et repartir. On trouvait toujours un prêtre déchu pour diriger ces minables Satanistes, tentant de prouver sa nature maléfique par son comportement déplorable. Pirozzi ne s'intéressait pas à ce qui se passait après son départ. Il était un missionnaire de l'Étoile du matin, un mage semant la corruption du Maître des mensonges partout où il passait.

Du moins c'était ce qu'il entendait faire avant de venir au royaume de Naples.¹ Dans cette grande et puissante ville peuplée de marchands, de membres du clergé et de nobles, régnait un respect presque rural teinté de suspicion pour les arts mystiques. Ceux qu'on croyait avoir le don de sorcellerie, appelée dans la région *stregheria*, étaient traités avec admiration. Même la terrifiante police secrète marchait sur la pointe des pieds autour de ceux qui jetaient des sorts et adoraient d'étranges puissances.

Tout changea lorsque Stefano Bove, d'une tristement célèbre famille de marchands d'épices, révéla un secret de famille. Après une nuit d'orgie et de meurtre, par ailleurs assez ennuyeuse, à la villa Bove sur le lac Avernus, cet homme-enfant gâté emmena le mage jusqu'à un bosquet d'arbres. Repoussant un buisson épais, il dévoila l'entrée d'une petite grotte.

— Voilà ! lui expliqua Stefano en s'engageant dans le passage. D'après feu mon grand-père – que Satan s'empare de son âme noire – cette caverne est la légendaire *Porte dell'inferno*, la porte de l'enfer. Son père prétendait que le fameux Hercule passa par là pour rejoindre le brasier. Je l'ai explorée, mais n'ai trouvé qu'un grand cercueil de pierre...

Une trouvaille qui changea irrémédiablement les plans de Pirozzi. Cette nuit-là, il avait reçu un choc – un moment aussi important que le jour où il avait sacrifié son premier enfant à la Scholomance.

Des mois de préparation plus tard, qui lui parurent passer en un clin d'œil, furent nécessaires avant ce moment.

Suivant ses fidèles dans la grotte, Pirozzi savait pouvoir faire ce trajet les yeux fermés. Durant tout ce temps, il avait quasiment habité la *Porte dell'inferno*, ignorant le bruit constant des gouttes d'eau frappant le sol de pierre grise. Le plafond était aussi haut que Tito Orsini, le plus grand d'entre eux, du moins jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la salle au sarcophage. Là, il s'étendait à plus de sept mètres, sans les courants d'air glaciaux et l'humidité de la grotte. Il y régnait également une certaine chaleur, comme si une chaudière souterraine chauffait les parois.

Il n'y avait pas la moindre décoration, uniquement des murs grossiers de pierre grise avec un toit incurvé évoquant le dôme d'une cathédrale gothique. La grotte exsudait une sensation d'anomalie, comme si la terre elle-même avait été creusée par un poing griffu monstrueux. A chaque fois que Pirozzi et ses fidèles entraient dans la salle, ils ressentaient un sourd malaise menaçant d'oblitérer leurs sens.

Au centre de la salle, l'énorme sarcophage ne faisait qu'accroître leur inconfort. Il était gravé dans une pierre sombre qui semblait absorber la lumière plutôt que la refléter. Long de plus de trois mètres, il semblait avoir arraché au plus profond des entrailles de la terre. Il était impossible de le déplacer, bien que le couvercle cédât à la moindre des pressions.

A l'intérieur, il y avait un cadavre, un assemblage desséché de peau et d'os couvert de poussière avec quelques mèches pâles encore accrochées au crâne. Personne ne savait si ces pousses délicates étaient des vestiges de cheveux ou une accumulation de crasse. Pirozzi ne laissa à personne le soin de le découvrir, ayant déjà identifié l'occupant de cet antique cercueil.

Dépassant les Satanistes, Oranto Pirozzi leva le calice rempli de sang comme un prêtre portant un crucifix vers l'autel. A son signal, Tito Orsini et Stefano Bove poussèrent doucement Ronato Rotolo pour le laisser à côté du mage. Le noble ivrogne semblait perdu, dépassé par la situation. Il avait cessé de parler et rire, et ses yeux noirs roulaient dans leurs orbites, glissant sur l'assemblée, le gobelet rempli de son sang et le couteau dans la main replète de Stefano.

— Au nom du seigneur de la Terre, de Lucifer l'Étoile du matin, prince des airs, malédiction de nos ennemis, gloire à Satan ! fit Oranto Pirozzi d'une voix grave et sonore.

¹ Le royaume de Naples était un état vassal de la France créé en 1806 en Italie du Sud, lorsque le roi Bourbon Ferdinand Premier s'allie à la Troisième Coalition contre Napoléon pour se voir chassé par l'occupation française. Joseph Bonaparte, le frère aîné de Napoléon, est mis à sa tête. L'armée d'occupation française est dirigée par le colonel Joseph Léopold Sigisbert Hugo (plus tard promu général), le père de Victor Hugo. Il fait partie de ceux qui ont arrêté *Fra Diavolo* et l'ont fait pendre le 10 novembre 1806. Lorsque Joseph devient roi d'Espagne en 1808, Napoléon nomme son beau-frère Joachim Murat à sa place. Murat sera plus tard déposé par le congrès de Vienne après sa défaite à la bataille de Tolentino le 3 mai 1815. NdT.

Pour une raison inconnue, il n’y avait pas d’écho dans cette chambre. Encore une autre bizarrerie de la *Porte dell’inferno*.

— Gloire à Satan ! répéta en chœur l’assemblée en se signant à l’envers.

— Au nom d’Asmodée roi des démons, de Bélial le seigneur de l’orgueil, de Belzébuth le seigneur des mouches, et d’Azazel le bouc noir des ténèbres, nous invoquons le pouvoir de l’enfer ! Nous t’offrons le sang des rois !

Pirozzi versa doucement le fluide vital sur le crâne poussiéreux de la momie allongée dans son cercueil. C’était le passage le plus difficile du rituel : trouver un sujet de sang royal. Heureusement, il avait découvert que la famille de Ronato était liée à celle d’Henry de Lorraine, 5^e duc de Guise et ancien doge de Naples. Même si la maison de Guise n’avait dirigé la ville-état que moins d’un an, le sang était bien là.

— Reviens-nous, Nosos, dame de la corruption, fille des Tenebræ !

Oranto Pirozzi hurla à la mort, sentant l’énergie sombre monter dans la salle. Dans le lointain, un chien lui répondit en un son plein de tristesse. Puis vint un roulement de tonnerre qui résonna le long du couloir, mais mourut à l’orée de la *Porte dell’inferno*. Le silence sembla s’emparer du monde comme si toute la création était sur des charbons ardents en attendant qu’il se passe quelque chose.

C’est alors que, sur un hochement de tête de Pirozzi, Stefano entailla la main indemne de Ronato. Le noble ivre gémit, un piaillage à peine digne d’une souris. Il ne se débattit pas, laissant Stefano et Tito positionner la plaie au-dessus du crâne moisi.

— Regardez ! chuchota Tito Orsini, fixant d’un air stupéfait la momie.

Pirozzi retint d’un geste les autres membres du couvent et ouvrit de grands yeux. Les membres, qui n’étaient guère que des bouts de chair racornie sur des os bruns, semblaient se reconstituer. Le crâne ricanant aux dents pointues était désormais couvert d’une fine membrane. Des lèvres noires inexistantes cachaient les terribles crocs alors qu’un flot de sang entourait la forme squelettique.

Mais c’était les yeux qui figeaient Pirozzi sur place. Quelques secondes plus tôt, ce n’était que des trous béants, des puits vides sans le moindre signe de vie. Maintenant, de petites lueurs rouges évoquant des têtes d’épingle naissaient dans les orbites béantes, donnant l’impression d’un être démoniaque remontant de profondeurs stygiennes. Cette malveillance ne cessait de croître à chaque battement de cœur, comme si les profondeurs plutioniennes des ténèbres extérieures expulsaient soudain une horreur sans nom de leur vide infini. Pirozzi avait beau se considérer comme un être sinistre, un démon à forme humaine, il eut l’impression de n’être qu’un des bébés qu’il sacrifiait joyeusement aux dieux de l’autre monde.

Soudain, il y eut une explosion de mouvement, et des bras squelettiques arrachèrent Ronato aux mains de Stefano et Tito. Des lèvres d’ébène desséchées se posèrent comme des ventouses sur le cou de l’ivrogne qui soupira de pure extase.

Des flots de sang écarlate s’échappèrent de la bouche décharnée. La transformation devenait de plus en plus évidente à chaque seconde. La momie émaciée semblait reprendre consistance, comme si son corps se reconstituait. En même temps, Ronato, bien vivant quoique ivre, paraissait rétrécir, noircir et se flétrir. Quelques instants plus tard, le corps qui s’affala à terre n’était plus qu’une cosse vide, un amas de brindilles sèches et de peau étirée.

L’être dans le sarcophage rejeta l’enveloppe qui avait été Ronato Rotolo. Les restes momifiés du noble se brisèrent comme des brindilles en heurtant le sol de pierre. Les yeux rouges toisèrent lentement le couvent, examinant tour à tour chaque membre sans s’attarder sur l’un ou l’autre.

Finalement, les orbes écarlates se posèrent sur Pirozzi. En une voix qui n’était guère qu’un coassement rauque, l’être demanda :

— Est-ce toi qui m’as invoquée ?

— Oui, je suis celui qui t’a ressuscitée pour me servir. Je suis Oranto Pirozzi, lauréat de la Scholomance. Tu es Nosos, la Dame de la Corruption. Tu as beaucoup à faire. D’abord, les Français contrôlent la ville et tu dois tuer le nouveau roi Joseph...

Le discours de Pirozzi fut coupé net lorsque des mains pourries empoignèrent sa tête pour lui tordre le cou, un craquement sonore emplissant la salle. Le mage noir, celui qui se voyait comme le préféré du seigneur des ténèbres, mourut en regardant dans la mauvaise direction.

— Les lauréats de la Scholomance, fit la voix friable, ne savent pas se taire. Je ne sers pas l’humanité.

Ces yeux écarlates inhumains examinèrent à nouveau lentement chaque membre du couvent, des hommes et des femmes à la bouche bée, aux yeux écarquillés. La mort de leur chef, un sorcier à la puissance inhumaine, les avait figés sur place de terreur.

Maintenant, ces yeux démoniaques clouaient sur place chaque homme et femme, leur donnant l’impression de n’être que des insectes dans un bocal à spécimens. L’immense pouvoir de la créature morte-vivante semblait remplir la chambre, faisant frissonner les pathétiques sorciers de feu Pirozzi.

— Toi, dit Nosos en tendant un doigt décharné vers l’une des silhouettes. Viens à mes côtés.

Son ordre s’adressait à Fortuna Orsini, la jeune épouse de Tito Orsini, jolie, impressionnable, mais facilement oubliable. C’était une créature menue au visage rond, au nez retroussé, aux longs cheveux châtons luisants, aux grands yeux innocents, à la silhouette étonnamment harmonieuse. Fortuna était une épouse fondamentalement bonne qui ne participait que peu et sans grand enthousiasme aux activités du couvent. Pirozzi et quelques autres avaient tenté de la briser pour finalement conclure qu’elle n’avait pas grand intérêt. D’autres femmes du groupe, telle la plantureuse rousse qu’était la baronne Palozzi ou la sensuelle et séduisante brune Claudine Brazzi, avaient généré beaucoup d’intérêt et fini par prendre une position envieuse dans le groupe. Fortuna, elle, était traitée comme une vulgaire servante, même par son époux.

Les yeux baissés, Fortuna s’avança lentement vers le cercueil de pierre. Quelques sourires étirèrent les traits des membres qui se détendirent en voyant que la moindre d’entre eux était convoquée, sans doute pour être la prochaine victime de cet être mort-vivant. Les yeux rouges de Nosos plongèrent dans les pupilles vertes de Fortuna. La jeune femme se raidit, piégée par l’énergie infernale de ce regard perçant.

— Reste là ! Ne bouge pas, ordonna Nosos d’une voix encore plus râpeuse que précédemment.

Fortuna acquiesça, fixant ses petits pieds nus, s’attendant au pire. Le crâne inhumain pivota vers le couvent, étudiant les sourires fats qu’ils cachaient à peine. Ses lèvres minces et noires se retroussèrent, faisant luire des crocs teintés de sang à la lumière des torches. Une toux sèche naquit dans la gorge squelettique et se prolongea plusieurs secondes. Les lèvres noires se retroussèrent encore davantage. Tous les spectateurs comprirent alors que cette horreur riait.

Soudain, la créature disparut dans une explosion de poussière et de gravier. Un cri de douleur vint à l’air, issu du visage écorché de Tito Orsini. D’autres hurlements lui firent écho sans jamais résonner entre les parois de la chambre ou s’en éloigner. Un chorus de gémissements s’éleva, coupé nets pour être remplacé par des claquements charnus et humides alors que des carcasses frappaient le sol de pierre. Ces bruits de chair déchirée et ces gargouillements obscènes signalant que les membres du couvent étaient dévorés par l’entité agressèrent les sens de Fortuna.

Puis le silence retomba et la jeune épouse, désormais veuve, comprit qu’elle se retrouvait désormais seule avec cet être démoniaque. Il n’y avait pas le moindre signe de vie, à peine un faible bruit liquide alors qu’une goutte de sang tombait d’un des cadavres épars. Fortuna ne leva pas les yeux. Elle tremblait de tous ses membres comme un agneau pris sous l’orage.

Le silence fut rompu lorsque le rythme de percussions mucilagineuses résonna lourdement dans la salle. Deux jambes pâles striées d’écarlate s’arrêtèrent juste devant le visage baissé de la jeune femme.

— Fortuna, lui dit l’être en un ronronnement rauque et chaud qui entoura et sembla caresser la veuve, regarde-moi.

Traversée de frissons, la jeune femme leva des yeux qui s’écarquillèrent face au spectacle qui se présenta à elle. Ses lèvres s’entrouvrirent, mais pas un son n’en sortit alors qu’elle scrutait les profondeurs des yeux de Nosos.

— Tu es à moi, dit cette dernière en passant ses mains souillées de sang dans les belles boucles de Fortuna.

Celle-ci ferma les yeux, s'abandonnant à sa caresse, entrouvrant la bouche alors que des lèvres sanglantes se posaient sur les siennes pour un baiser passionné.